

LA MEDJERDA

aperçu géographique et historique

Le nom de la Medjerda représente, sous une forme arabe altérée, le vieux vocable libyco-berbère *Bagrada* qui, dans l'antiquité punico-romaine, désignait ce flumen avec son doublet *Makara*, issus l'un et l'autre de la même racine G R, encore vivante dans de nombreux dialectes, à laquelle il faut attribuer la signification de « grand, le plus grand ». C'était en effet le plus grand des cours d'eau de l'ancienne Africa, territoire dépendant de Carthage. Remarquons en passant que ce vieux vocable, qui a d'autres répondants dans la toponymie nord-africaine, s'apparente au nom célèbre de Jugurtha qui signifie « le plus grand » sans doute des princes numides.

Le nom du Bagrada nous reporte très loin dans le passé; il est cité dans les guerres puniques, lors de combats ou de manœuvres, mais aussi à l'occasion d'un fait zoologique qui a son importance pour l'histoire du fleuve. Durant la première guerre punique, l'armée de Régulus rencontra sur les bords du Bagrada un serpent monstrueux mesurant plus de trente-cinq mètres de long, qui fit plusieurs victimes parmi les soldats. Pour en venir à bout on engagea une véritable bataille avec emploi des machines de guerre. La peau, envoyée à Rome, fut exposée dans un temps pendant plus d'un siècle. Il s'agit très probablement d'un python ou d'un reptile relique de l'ancienne région lacustre de la Dakhla, dont nous parlerons plus loin.

STRUCTURE PHYSIQUE

La Medjerda prend sa source en Algérie, dans le département de Constantine, à Ras El-Alia, près des ruines romaines de Khamissa (Thubursicum Numidarum), à l'altitude de 1250 mètres. Elle parcourt 77 kilomètres en bondissant parfois sous forme de torrent, dans les montagnes algériennes, puis pénètre en territoire tunisien, près de Ghardimaou. Elle serpente alors paisiblement à travers des vallées fertiles, formant de très nombreux méandres qui doublent son parcours (373 km.), et va se jeter à la mer au sud de Porto-Farina, parmi des lagunes et les îlots que ses alluvions ont créés au cours des siècles. Ses principaux affluents sont, sur la rive droite : l'Oued Mellègue, l'Oued Tessa et l'Oued Siliana qui prennent leur source dans la région du Haut Tell; et sur la rive gauche : l'Oued Bou-Heurtma, l'Oued Béja et l'Oued Zarga qui prennent leur source en Kroumirie.

Le tracé actuel du fleuve est le legs résiduel d'un vaste système lacustre de l'époque pontienne correspondant à un maximum de régression des eaux marines en Berbérie Orientale. Sa formation géologique est encore lisible dans le paysage que nous avons sous les yeux. Les plaines qui bordent le fleuve : la Dakhla, Oued-Zerga, Medjez-el-Bab, Djedéida, Tébourba sont d'anciens lacs qui furent peu à peu comblés par des sédiments de toutes sortes, tandis que les eaux en se retirant s'en allaient vers la mer.

Au cours de ce processus géologique, on note deux faits importants. Le premier est le franchissement entre Pont-de-Trajan et Oued-Zerga, de l'avancée des Monts de Téboursouk qui séparait la région lacustre de la Dakhla, à l'Ouest, de la région lacustre de l'Est. Cette percée a été favorisée, selon Marcel Solignac (*Etude géologique de la Tunisie Septentrionale*, p. 654-655), par les oscillations du niveau marin au quaternaire, notamment par l'effondrement de la ligne du rivage de 100 mètres, ce qui eut pour conséquence d'abaisser le niveau de base de la région et d'obliger les cours d'eau à entrer dans une nouvelle phase d'activité.

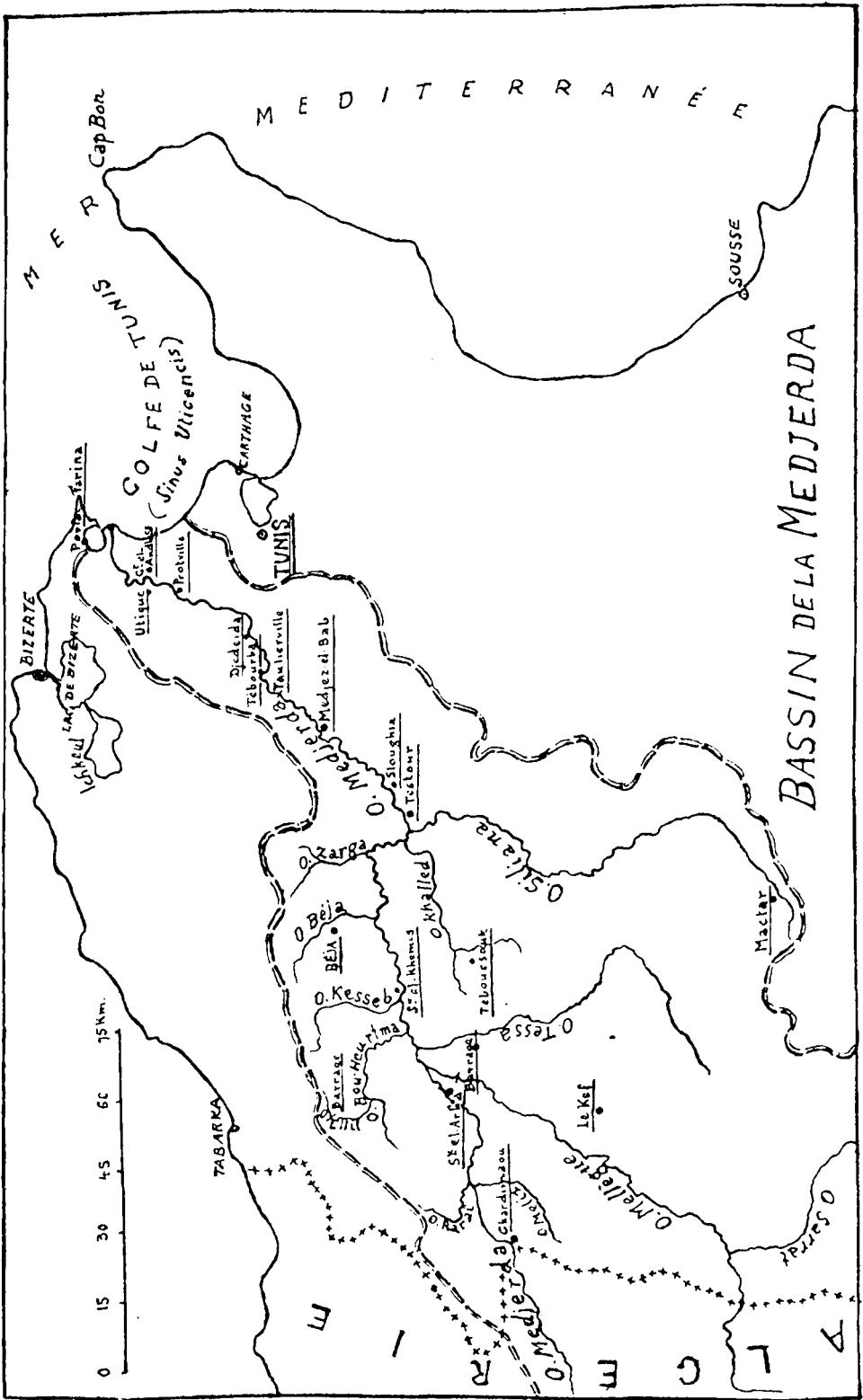
Parmi les cours d'eau qui descendaient dudit massif de Téboursouk, tant vers la Dakhla que vers Oued-Zerga, et dont certains avaient déjà très probablement opéré des creusements profonds, se produisit la capture de l'un d'entre eux par un autre du versant opposé, mettant ainsi en communication le secteur amont et le secteur aval de la Medjerda. La jonction établie, les eaux accumulées de la Dakhla firent irruption vers la mer laissant place à une vaste plaine alluvionnaire.

Le second fait important a été aussi causé par le retrait de la mer sicilienne, entraînant la déviation de l'Oued Ellil (1), à l'ouest de Tunis, l'isolement de la sebkha du Sedjoumi et le report de l'embouchure de la Medjerda. Celle-ci qui débouchait dans une vaste échancrure marine, entre Tébourba et Djedéida, se fraya alors un passage par la gouttière synclinale située entre les chaînons du Djebel Ahmar et le Djebel Maïana, pour aboutir à la mer du nord de la presqu'île carthaginoise.

La Medjerda atteignit alors son profil d'équilibre, mais elle poursuivit devant son estuaire l'œuvre de remblaiement consécutive à ses apports énormes d'alluvions; se heurtant alors à ses propres déblais elle se déplaça par étapes successives en direction du Nord-Est. On a établi que depuis les premières guerres puniques, la Medjerda avait changé six fois de lit au fur et à mesure que s'effectuait par sa puissance d'alluvionnement le colmatage d'une partie du *Sinus Uticensis*, l'actuel golfe de Tunis. Utique, port actif à l'époque de Jules César, est aujourd'hui à 10 kilomètres de la mer.

La Medjerda et ses affluents drainent un bassin d'une superficie

(1) L'Oued Ellil de la région de Tunis est différent de l'Oued El'il de Kroumirie. *Ellil* qui signifie « eau courante » en berbère est un toponyme commun en Afrique du Nord : L'Hillil en Algérie, Oulili (Volubilis) au Maroc, et de nombreux Aïn Lili, Aïn Lella, Aïn Tlili, etc.



totale de 23.500 kilomètres carrés, dont 16.000 en Tunisie. Le débit annuel moyen du fleuve doit être de l'ordre de 800 à 900 millions de mètres cubes. Pendant la période des hautes eaux, de novembre à avril, durant laquelle les eaux sont constamment chargées de boues, la proportion des matières en suspension s'élève jusqu'à 25 pour 1000. Le débit solide de la Medjerda peut donc être évalué à environ 20 millions de mètres cubes et pourrait théoriquement colmater annuellement 2000 hectares de terre sur 1 mètre d'épaisseur : mais en fait les neuf dixièmes des matières en suspension se perdent à la mer, notamment pendant les crues. Néanmoins s'est constituée depuis l'ère historique, et du fait de ces alluvions, la basse vallée du fleuve : elle comprend plusieurs dizaines de milliers d'hectares de terres cultivables, ou susceptibles de l'être après l'exécution des travaux de mise en valeur en cours.

FLORE, FAUNE, PRINCIPAUX ASPECTS NATURELS

Les rives de la Medjerda, sur la plus grande partie de son parcours, n'ont plus aujourd'hui cet aspect sauvage qu'elles avaient il y a un demi-siècle, lorsque la brousse où dominaient le jujubier, le lentisque et l'oléastre, s'étalait de part et d'autre du fleuve. Cette végétation spontanée a fait place à des champs de céréales et à des prairies, qu'on aperçoit à l'infini émaillés de fleurs au printemps, d'un jaune d'or moiré de soleil à l'époque de la moisson et d'un brun fauve à la fin de l'été avant que les charrues tractées aient retourné la terre en mottes humides et noires. Mais à la lisière des champs, sur les berges de l'oued, on voit, suivant les saisons, les pâquerettes, les coquelicots, les liserons, le panicault, chardon bleu décoratif, le thym, le romarin, la menthe sauvage, les asphodèles, les scilles à fleurs odorantes.

Dans le lit de l'oued même, lorsque le thalweg a été élargi par l'érosion, apparaissent le laurier-rose en traînées vermeilles qui font cortège à l'eau en mouvement, le tamarix au feuillage aérien, les roseaux et les joncs qui croissent dans les mares que les crues d'hiver ont laissées aux abords du lit principal.

Mais le paysage végétal se modifie lorsque le cours d'eau quittant les plaines de la Dakhla pénètre dans les gorges profondes et sinueuses des Monts de Tébour Souk, qu'il parcourt sur une distance d'une trentaine de kilomètres. Aux pentes des calcaires et des marnes s'accrochent le genêt épineux, le diss, le philaria, l'yeuse, le thuya et, chaque fois que la terre végétale a pu s'accumuler dans les anfractuosités, l'oléastre au feuillage argenté.

Rasant le fil de l'eau le martin-pêcheur passe comme un trait d'or et d'émeraude à travers les buissons, tandis qu'entre les parois rocheuses vibre le cri du guépier aux ailes de feu; plus haut encore, dans l'azur limpide, tournoient la buse et le milan... Quand le thalweg s'élargit, on peut voir la tourterelle et le pigeon ramier qui viennent boire dans les anses, à l'ombre des tamarix. En hiver, la bécasse au vol lourd vient se poser en bordure de l'eau pour y chercher sa nourriture en piquant son long bec dans la vase molle.

Les poissons qui hantent les eaux du fleuve ne sont pas très variés ni savoureux : le barbeau et l'anguille sont les seules proies qui s'offrent à l'hameçon quand le courant le permet. Aussi la silhouette du pêcheur à la ligne est celle que l'on aperçoit rarement sur les berges de l'oued.

Il y a quelques décades la loutre n'était pas rare, mais on ne la rencontre plus aujourd'hui.

Au delà du bief de Testour, village hispano-mauresque qui surplombe la rivière, la Medjerda s'engage dans la région d'Oued-Zerga-Medjez-el-Bab, dont les koudiats émergent çà et là, couverts de cultures sinon de broussailles et ne manquant pas de pittoresque. A partir de Medjez-el-Bab, chef-lieu de la région qui tire son nom d'une particularité du fleuve lui-même puisqu'il signifie en arabe « le gué de la porte [romaine] », le gué qui permettait de traverser l'oued avant que l'on construise le pont de huit arches, la Medjerda coule de nouveau dans la plaine, désormais jusqu'à la mer.

Mais à sa gauche, à une certaine distance, le cours d'eau est dominé par un massif de quarante kilomètres de long sur 8 à 12 kilomètres de large, ayant une altitude de 500 à 600 mètres, auquel on a donné le nom de Massif ou Monts de la Medjerda Inférieure. Ce massif à direction Sud-Ouest-Nord-Est, sépare la vallée de la Medjerda de celle de l'Oued Tine, affluent de l'Oued Joumine qui se jette dans la Garaat-el-Ichkeul, près de Bizerte. Ses premiers contreforts, au droit de Medjez, portent, perchés comme les nids d'aigle, les villages berbères de Toukabeur, Chaouach, Heidous, dont les sources abondantes ont favorisé la création, parmi les falaises de calcaires, de jardins suspendus. A l'autre extrémité du massif s'élève le Djebel Lansarine, dominant les plaines de Schuigui et de Tébourba et dont le vaste plateau abrite et nourrit des douars arabes.

Au point de vue géologique, ce massif, dit F. Boniard dans son ouvrage *Le Tell Septentrional* « est une mosaïque de terrains de tout âge, de toute consistance, de toute couleur et de tout aspect. L'ensemble de ces terrains, où dominent les formations tendres, est puissamment affouillé par les eaux : sur le versant N.-O. les affluents de l'Oued Tine ont creusé dans les marnes du trias et de l'aptien des ravins profonds qui font du paysage un chaos de formes et de couleurs. Sur le versant S.-E., les oueds [affluents de la Medjerda] poussant leurs ravins de tête en éventail vers les sommets façonnent entre ceux-ci des cirques occupés par des cultures et des fermes ».

A partir de Tébourba, autre bourg d'origine andalouse, de nouveaux éléments s'ajoutent au paysage : l'olivier qui forme une petite forêt, et la vigne qui croît sur les côtes entre Schuigui et Protville.

La Medjerda pénètre alors dans l'ancien golfe marin qu'elle a remblayé de ses alluvions, mais les terres émergées sont encore sous la dépendance des eaux du fleuve en cas de crue dépassant les normes habituelles, et des eaux de ruissellement en cas de pluies torrentielles. Car les eaux du bassin versant ne peuvent at-

teindre l'oued dont les berges sont partout plus hautes de deux à trois mètres que les plaines avoisinantes. De même les eaux des crues, après être sorties du lit mineur par des issues favorables, divaguent dans la plaine sans pouvoir revenir au fleuve pendant la période de décrue. Il en résulte périodiquement des inondations qui causent de graves dégâts.

A quelques kilomètres au Sud-Ouest de Protville, la Medjerda suit des buttes d'argile noire appelées Koudiat Et-Touba, qui s'échelonnent jusqu'aux abords du promontoire sahélien de Galaat-el-Andless. Ce promontoire qui domine la plaine porte à son sommet le village du même nom, édifié par les Andalous sur l'emplacement de *Castra Corneliana*, célèbre dès les guerres puniques.

Entre Galaat-el-Andless et Utique, le fleuve s'écoule lentement pour aller se jeter à la mer au Sud du lac de Porto-Farina, à travers les lagunes et les îlots de son vaste estuaire.

LE PEUPLEMENT HUMAIN

Toute la vallée de la Medjerda aux terres fertiles et d'accès facile a été très anciennement peuplée par l'homme, sans doute dès que celui-ci se voua à la culture et à l'élevage.

A la période historique, on distingue d'après les monuments mégalithiques deux peuplements principaux qui paraissent contemporains l'un de l'autre : les hommes des dolmens et les hommes des haouanet (pluriel de hanout), chambres sépulcrales creusées dans le roc. On rencontre ces monuments en beaucoup d'endroits de la haute et moyenne vallée du fleuve. Les premiers sont sans doute le fait de Berbères (Libyens) sédentarisés, et les seconds paraissent le fait de paysans libyphéniciens, Carthaginois qui se sont mêlés par le sang aux Berbères. Tout porte à croire que c'est pas la vallée du Bagrada que la civilisation phénicienne a pu pénétrer jusqu'à Cirta, d'où elle a rayonné sur toute la Numidie.

Les Grandes Plaines dont parlent Polybe et les auteurs latins sont situées entre Utique et Bulla Regia; Vaga (Béja) en était le chef-lieu à la fois politique et religieux. On y célébrait avec éclat les *Cereres*, fêtes agraires d'origine greco-punique que les Romains adoptèrent.

Ce sont surtout les colons romains qui mirent méthodiquement en valeur la vallée du Bagrada par la culture et l'élevage. Nous connaissons même certaines modalités du régime agricole, grâce aux règlements juridiques gravés sur pierre au nombre de cinq qui ont été découverts sur les lieux mêmes : inscriptions de Souk-el-Khemis, d'Henchir-Zaga, de Ksar-Mezouar, d'Henchir-Mettich et d'Ain-Ouassel. Ces règlements concernent l'organisation et le régime d'exploitation des *Saltus*, vastes domaines impériaux cultivés par des colons partiaires. Ceux-ci payaient à l'empereur des redevances en fruits et prestations, mais jouissaient du *jus possidendi* s'ils remplissaient certaines conditions de défrichement et de plantation des terrains mis à leur disposition.

Dans toute la région de la Medjerda, les ruines des exploitations romaines sont très nombreuses, tant sur les domaines impériaux qu'autour des cités, colonies et municipales dont la liste serait trop longue pour être citée en entier. En effet, nulle part, en Proconsulaire, les localités romaines ne furent aussi denses que dans la vallée du Bagrada. En voici quelques-unes :

Simitthu, Bulla Reggia, Tiberis, Vaga, Thuccabor, Sua, Zigara, Mapaplia Siga, Ticchila, Thugga, Chidibbia, Membressa. Thisidus, Cincari, Thibiuca, Thuburbo Minus, Thubba, Ucles, Utique.

Ces localités étaient reliées les unes aux autres par un réseau de routes qui permettait d'acheminer les produits sur Carthage. Le pont qui relie les deux rives de l'oued Béja, près de son confluent avec la Medjerda, construit sous Tibère, est encore en usage et a été appelé de nos jours Pont de Trajan. Cet ouvrage desservait la route de Carthage à Vaga.

Successeurs des Romains, les Byzantins s'efforcèrent de retarder la décadence de la région du Bagrada en construisant des forteresses pour protéger les centres agricoles importants contre les incursions des Berbères des steppes, et dont les vestiges existent encore à Béja, TébourSouk, Aïn-Tonga, etc.

Mais l'invasion arabe devait apporter des changements profonds dans le paysage de la vallée de la Medjerda et le genre de vie de ses habitants.

LA PERIODE ARABE

On distingue d'abord une période de guerre et d'insécurité qui dura de 650 à 700, le demi-siècle de la conquête. Puis les gouverneurs de Kairouan s'efforcèrent, sans toujours y parvenir, de rétablir l'ordre et la paix dans toute l'Ifriqiya. Plus heureux les Aghlabides réussirent à donner à la culture du sol et à l'élevage la primauté dans la vie économique du pays. Cette prospérité relative se poursuivit sous les Fatimides, comme en témoigne le géographe andalou El-Bekri qui décrit ainsi Béja, à la veille de l'invasion hilalienne : « Béja, nous dit-il, est surnommée le grenier de l'Ifriqiya. Son territoire est si fertile, les céréales sont si belles et les récoltes si grandes que toutes les denrées y sont à très bas prix, que les autres pays se trouvent dans la disette ou l'abondance... Tous les jours il arrive plus de mille chameaux et d'autres bêtes de somme destinés à transporter ailleurs les chargements de grains, cela sans aucune influence sur le prix des vivres tant ils sont abondants ».

Cette prospérité fut irrémédiablement compromise par l'irruption au XI^e siècle, dans les plaines de l'Ifriqiya, des Beni Hilal, tribus arabes venus d'Egypte. Ces nomades pillards s'établirent avec leurs troupeaux dans les riches vallées et refoulèrent peu à peu les paysans sédentaires dans les montagnes. Les villages et les cités furent abandonnés ainsi que les exploitations agricoles, et à leur place se dressa la tente de poil du nomade, au milieu de la brousse qui avait repris son empire un peu partout.

Le bled Béja, entre autres, fut occupé par la puissante tribu des Ryah, dont certaines fractions s'implantèrent définitivement dans le pays avec leurs chameaux et leurs moutons. Mais telle est la fertilité de ce sol, que les espaces encore cultivés, sous les Hafcides qui ramenèrent la sécurité en Ifriqiya, produisaient bon an mal an assez de blé et d'orge pour alimenter Tunis, devenue capitale du pays.

Léon l'Africain et Marmol, qui visitèrent Béja au début du XV^e siècle, parlent avec admiration de sa productivité, non sans ajouter que « les habitants sont néanmoins pauvres à cause des impôts élevés qu'ils payent au roi de Tunis et des déprédations des Arabes qui sont forts et puissants dans ces contrées ».

Cependant sous les Hafcides, il ne semble pas que la vallée de la Medjerda ait fait l'objet d'une mise en valeur quelconque. Aucune ville n'est citée par les chroniqueurs arabes, à l'exception de Béja et de quelques pauvres bourgades. La vie urbaine s'était retirée devant le nomadisme et la brousse conquérante, avec ses marécages et gîtes à anophèles propageant le paludisme parmi une population pauvre et clairsemée.

Les souverains hafcides ne construisirent aucun pont ni aucun service de passeur pour traverser la Medjerda. Le passage du fleuve se faisait à gué, suivant le témoignage de Léon l'Africain : « En temps de pluie, dit-il, le fleuve se déborde merveilleusement, de sorte que les passants sont quelquefois contraints de séjourner deux ou trois jours, attendant que les eaux soient basses..., parce qu'il n'y a aucun pont ni barque ». (*Description de l'Afrique*, III, p. 422.)

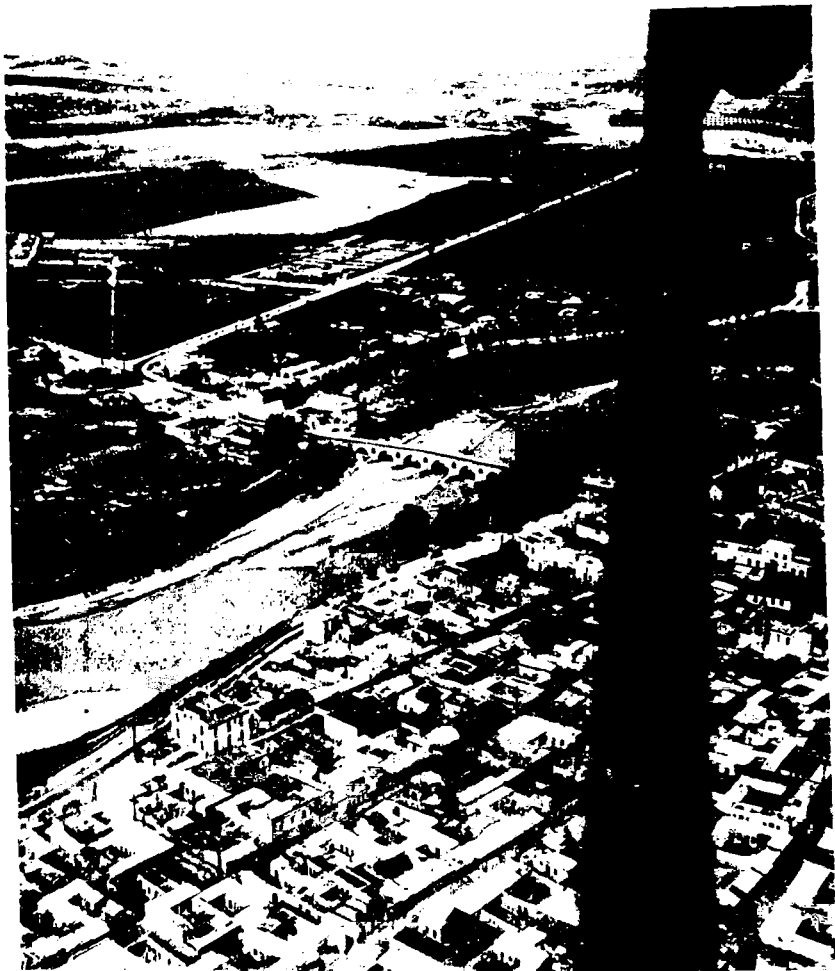
LA PERIODE TURCO-HUSSEINITE

La domination turque qui s'exerça à partir de 1574 n'aurait pas changé grand chose dans le genre de vie des habitants de la vallée de la Medjerda, si un afflux important de Maures Andalous chassés d'Espagne ne s'était produit au début du XVII^e siècle. Parmi ces réfugiés, beaucoup étaient des agriculteurs et des artisans ruraux avertis, auxquels le gouvernement turc de Tunis assigna, sur leur désir, des terres incultes le long de la Medjerda.

Les Andalous se groupèrent dans des villages existant de nom tout au moins, où ils construisirent des maisons et s'adonnèrent, sur les terres mises à leur disposition, à la culture maraîchère et fruitière. Ainsi retrouvèrent une nouvelle vie : Testour, Slouguia, Medjez-el-Bab, Frich-el-Oued, Tébourba, Djedéida, Galaat-el-Andless, etc. Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur l'étendue et la portée de la colonisation andalouse. La plupart des habitants de ces villages, sauf ceux près de la capitale, vivaient en économie fermée à cause des difficultés de transport et de l'insécurité des campagnes. De même vivaient en circuit clos, les Algériens originaires de Kabylie qui vinrent se fixer dans le pays : les Bjaoua, Ababsa, Gheraba et Zouaoua.

Aussi la plus grande partie des terres du bassin de la Medjerda restèrent-elles en friche, faute de bras pour les travailler.

Toutefois les Turcs qui envoyaient dans les campagnes des colonnes militaires, deux fois l'an, pour collecter les impôts parmi les tribus, éprouvant des difficultés pour traverser la Medjerda, y construisirent des ponts. Les Andalous installés dans la région ne



Vue aérienne de Medjez-el-Bab et du pont de huit arches
construit sur la Medjerda

(Photo Studios Africa)

furent certainement pas étrangers à cette initiative, marquée par le pont barrage d'El-Bathan, édifié de 1616 à 1622, le pont de huit arches de Medjez-el-Bab inauguré en 1677, et le pont de cinq arches construit en 1699-1700 à Djedéida, soit trois ponts en un siècle. Les deux derniers furent restaurés par le Bey Hussein ben Ali.

Sous les beys husseinites, malgré la stabilité relative du pouvoir,

la situation ne s'améliora guère, à cause de l'insécurité des campagnes et des exigences du fisc. Les historiens tunisiens, entre autres Mohamed Seghir ben Youssef El-Béji (1), relatent une recrudescence des rivalités des tribus arabo-berbères, et du pillage réciproque des récoltes et des troupeaux, avec parfois la complicité du pouvoir central qui avait pris pour devise : diviser pour régner.

Au XIX^e siècle, la plupart des habitants de la vallée de la Medjerda logeaient sous la tente de poil ou sous le gourbi. Dans les villages andalous, beaucoup de maisons tombaient en ruine, leurs propriétaires n'ayant plus les moyens de les faire réparer. Ceux-ci se résignaient à habiter sous la tente. Ainsi la vie urbaine avait à peu près disparu, et Béja même donnait une impression de décadence (2).

LA COLONISATION FRANÇAISE

Bien que la voie ferrée fût établie entre Ghardimaou et Tunis, avec des gares desservant les futures agglomérations, la colonisation agricole de la vallée de la Medjerda fut assez lente à se dessiner après 1881. Les agriculteurs français hésitaient à venir s'installer dans une région infestée de paludisme, dont le caractère dangereux pour les Européens avait été mis en évidence au cours de la construction du chemin de fer. Ce n'est d'ailleurs que récemment, avec les moyens modernes de lutte anti-paludéenne, que la malaria a pratiquement disparu.

Certes des pionniers courageux s'étaient installés vers 1890 à Souk-el-Arba. Souk-el-Khemis, Béja et Medjez-el-Bab, mais la véritable mise en valeur de ces grands centres agricoles ne s'est instaurée qu'après 1900. C'est entre 1900 et 1930, que la colonisation française a fourni l'effort qui a transformé et enrichi toute la vie économique de la région, prospérité que les années ultérieures devaient progressivement renforcer.

Deux facteurs principaux ont été à la base de cette rénovation splendide : l'initiative privée et l'initiative officielle, l'une précédant l'autre dans le temps et l'espace, chacune servie par des hommes énergiques et compétents. Des agriculteurs français pourvus de capitaux et des sociétés par actions se rendirent acquéreurs de propriétés foncières, dont beaucoup étaient en friches et d'autres insuffisamment cultivées, situées dans la Dakhla, le Bled Béja, le Béjaoua, Medjez-el-Bab, le Goubellat, Tébourba, Utique. Dans ces mêmes régions, le gouvernement du Protectorat allotit des terres

(1) *Mechra El-Melki* ou chronique tunisienne pour servir à l'histoire des quatre premiers beys, trad. V. Serres et M. Lasram, Tunis 1900, pages 278, 287, 375, 434, 435, 451, 454, etc.

(2) Cf. Pellissier de Reynaud, *La Régence de Tunis*, p. 32 : « Le mur d'enceinte de la ville est en très mauvais état. L'intérieur de Béja offre un aspect hideux et désolé, la moitié n'en est que décombres. La mosquée principale est vaste et assez belle, mais en fort triste état d'entretien ». Pellissier de Reynaud, consul de France à Sousse, sous Ahmed bey I, demeura cinq ans dans la Régence et la parcourut en tous sens.

domaniales, habous ou privées et y installa des agriculteurs français. Ainsi se constitua en un demi-siècle, un peuplement français essentiellement agricole qui est, avec celui du Cap Bon, le plus dense et le plus solidement implanté en Tunisie.

Il est juste de dire que de nombreux autres Européens, en majorité italiens, sont aussi venus s'établir dans les principaux centres agricoles et y ont prospéré.

En même temps, le gouvernement favorisait la fixation au sol des agriculteurs tunisiens en allotissant en leur faveur des terres domaniales ou habous, et leur donnait les moyens d'améliorer leurs procédés de culture.

D'autre part, l'Etat équipait progressivement tous les centres agricoles, les villages et les villes qui furent desservis par la route et le chemin de fer, pourvus d'adductions d'eau potable, de bureaux de poste, d'écoles et d'hôpitaux, etc.

Favorisé par une pluviométrie régulière et suffisante, l'effort méthodique et opiniâtre des agriculteurs français ne tarda pas à trouver sa récompense. Il se traduisit par des rendements qui classèrent les terres de la vallée de la Medjerda parmi les plus fertiles de la Tunisie. tandis que ceux qui les mettaient en valeur étaient reconnus comme des techniciens très avertis et des réalisateurs de premier ordre.

A ces hommes novateurs, travaillant en liaison avec le Service Botanique et l'Office d'Expérimentation agricole, on doit la démonstration des bienfaits des labours profonds et du scarifiage, la culture de nouvelles variétés de blé adaptées au pays, des moyens de lutte contre le charbon des blés, l'amélioration constante des rendements céréaliers ainsi que des races d'élevage. Préchant d'exemple, ils ont organisé, d'autre part, sur des bases nouvelles, la coopération et la mutualité agricoles, réalisant ainsi le warrantage des récoltes de céréales, l'homogénéisation et la standardisation des grains en vue de leur exportation en France, au moyen de silos coopératifs équipés modernement. Construits au voisinage des gares, ces silos se dressent comme les monuments les plus significatifs de la présence française.

Il ne serait pas juste de passer sous silence les noms de ces hommes d'initiative et d'action, tout au moins de ceux qui sont morts à la peine : Maurice Cailloux, le grand réalisateur, André Gounot, Charles Fabre, Narcisse Gagne.

TRANSFORMATION DE LA VIE SOCIALE

En réintroduisant dans la vallée de la Medjerda un facteur déterminant, le facteur humain, la présence française a provoqué une modification sensible du paysage géographique et une transformation de la vie économique et sociale.

Si le fleuve a poursuivi son cours suivant son rythme naturel jusqu'à la mer, par contre ses deux rives à partir de la frontière algéro-tunisienne se sont largement humanisées. Le maquis sauvage, qui s'étendait de chaque côté des berges jusqu'au pied des monta-

gnes, a fait place, nous l'avons vu, a des champs cultivés qui portent des moissons abondantes. Les fermes françaises et les bordjs tunisiens, dont les bâtiments s'érigent « en dur » au milieu de verts ombrages, ont presque partout remplacé la tente de poil et le gourbi, tandis que des localités qui n'étaient souvent qu'un nom de station de voie ferrée ou de marché hebdomadaire sont devenus des villes, des bourgs ou des centres agricoles importants. Le paysage s'est ainsi urbanisé avec Ghardimaou, Souk-el-Arba, Souk-el-Khemis, Oued-Zerga. Medjez-el-Bab. Le Goubellat, Tébourba. Sidi-Tabet, etc.



Vue aérienne de Béja

(Photo J.-L. Combès)

Béja, petite ville de 4 à 5.000 habitants en 1881, a vu sa population décupler, ses maisons et ses rues se dégager progressivement de leur aspect médiéval pour revêtir un aspect moderne, à la mesure de sa prospérité.

Cette résurrection urbaine s'accompagne d'une vie régionale inconnue depuis la chute de la domination romaine. Régionalisme que favorise, dans la plupart des cas, l'autonomie municipale. Chaque localité ayant acquis une personnalité distincte s'efforce de posséder des éléments modernes de bien-être, de vie culturelle et récréative.

Telles sont les lignes de force d'une œuvre essentiellement humaine qui a été rendue possible à partir d'un certain degré de savoir et de volonté. Mais une œuvre humaine n'est jamais terminée. Sa justification est d'aller de l'avant en tenant compte de l'évolution sociale et démographique.

VERS UN POTENTIEL PLUS ETENDU

Depuis quelques années la mise en valeur a été entreprise à très grande échelle. Aussi bien en aval qu'en amont de la vallée, les travaux en cours augmenteront sensiblement la productivité des terres et aideront à porter le potentiel économique de ces régions au niveau d'une population dont le nombre et les besoins s'accroissent très rapidement.

En amont, a été entrepris le défrichement de la plaine de la *Rebga* (1). Cette plaine s'étend sur 8 à 10.000 hectares entre l'Oued-Meliz, petit affluent de la Medjerda, et la frontière algérienne, des premières pentes de la Kroumirie au nord jusqu'aux abords de l'Oued Mellègue au sud. Elle est pratiquement entièrement cultivée par des agriculteurs tunisiens, qui avaient laissé le jujubier envahir progressivement le sol. Les travaux comportent en premier lieu le défrichement des terres de culture, excellentes terres à céréales, défrichement profond réalisé avec des procédés mécaniques modernes; ces travaux initient les fellahs aux avantages de la motoculture coopérative, appelée à remplacer progressivement avec un gain très net dans les rendements, les procédés rudimentaires encore en usage.

D'autres grands travaux, toujours à l'amont de la vallée, portent sur l'assainissement des zones inondables ou marécageuses. Dans ce but ont été mis en chantier les travaux de *Bulla Regia*, près de Souk-el-Arba, sur la rive gauche de la Medjerda, et ceux de la *Merdja*, sur la rive droite du fleuve, près de Souk-el-Khemis.

En aval, les travaux entrepris sont d'une portée beaucoup plus considérable : ils concernent un périmètre de 260.000 hectares, sur lesquels 40.000 sont à assainir, 50.000 à irriguer et 30.000 à traiter suivant les méthodes de la restauration des sols. Travaux éminemment divers donc, mais le plus souvent étroitement liés : l'irrigation est dangereuse ou impossible sur un sol mal assaini, de son côté, l'assainissement suppose que des côteaux dominants ne descendent pas à chaque orage des torrents de boue qui obstruent les canaux de drainage. D'autre part lorsqu'il faut qu'une région entière modifie ses cultures, et dans une certaine mesure ses habitudes de vie, la tâche éducatrice des dirigeants de cette œuvre est délicate et considérable : l'expérimentation, la vulgarisation exigent ensuite, pour être diffusées dans la masse, une action psychologique de tous les instants, dans tous les domaines.

C'est parce qu'une œuvre de cette ampleur ne s'improvise pas au jour le jour, qu'elle supporterait mal les discordances, qu'a été créé au début de 1953 un « *Commissariat à la mise en valeur de la vallée de la Medjerda* ». Ce Commissariat constitue une circons-

(1) Cf. Paul Demelle, « Une réalisation des Sociétés Tunisiennes de Prévoyance : le défrichement de la plaine de La Regba ». Bulletin Ec. et Soc. de la Tunisie, n° 97 (février 1955).

cription administrative autonome, pour tout ce qui concerne l'équipement et la production agricole des 260.000 hectares enfermés dans son périmètre. Cet organisme nouveau possède ses cadres (génie rural, services agricoles, irrigations), son matériel, ses champs d'expérience; tous les aspects de la technique y ont leur part, génie civil, hydraulique, pédologie, agronomie, ainsi que toutes les formes de la vie administrative depuis la gestion d'un budget important. de plus d'un milliard de francs, jusqu'aux problèmes juridiques que peut poser la vie d'une région entière. Demain le Commissariat prendra même un aspect commercial; il devra se soucier de vendre le maximum d'eau, de maintenir un sain équilibre entre ses ventes d'eau et ses achats d'électricité; puis, au stade final, il se devra de participer à la recherche ou même à la création des débouchés, et pour les étendre, il faudra installer des industries de transformation dans le périmètre même de la Basse Medjerda.

Déjà, en l'état actuel, se dessine cette évolution. Le Commissariat ne s'est pas contenté de hâter la construction du barrage de tête, le barrage de Taullierville, ou celle du grand canal qui traversera le périmètre, des canalisations qui porteront l'eau aux irrigants. Il a aussi couronné les djebels voisins de courbes de niveau : dans dix ans les mamelons qui dominent la plaine, de Béjaoua à Sidi-Tabet, auront complètement changé de physionomie et seront couverts de vergers ou d'oliviers. Les plaines jadis inondées seront saines : les progrès constatés dans la Mabtouha (1), il n'y a pas si longtemps foyer de paludisme, ont incité les agriculteurs voisins à se grouper pour bénéficier de travaux analogues, à Chaouat, dans le Chaffrou. Des cultures nouvelles sont acclimatées, les fleurs ou la luzerne à Sidi-Tabet (2), le riz à Bordj-Toum (3); les parcelles d'essai et les fermes pilotes constituent l'avant-garde de la rénovation agricole de toute la région. Le prolongement industriel lui-même est amorcé; près de Sidi-Tabet, du milieu d'un verger une cheminée pointée, c'est la confiserie qui traite les abricots, les prunes, les pêches, les poires récoltées dans les vergers environnants.

* * *

Lorsque ce vaste programme sera mené à son terme, ces terres que les siècles ont en partie conquises sur la mer seront parmi les plus riches de Tunisie. Elles porteront une population quatre ou cinq fois plus nombreuse que la population actuelle; elles assureront à la capitale qui grandit sans cesse sa subsistance quoti-

(1) Cf. François Valiron « l'assainissement de la plaine de la Mabtouha », Bulletin Ec. et Social de la Tunisie n° 80 (septembre 1953).

(2) Cf. Olivier de Villèle : « La culture et l'utilisation de la Luzerne », Bulletin Ec. et Social de la Tunisie, n° 101 (juin 1955).

(3) Cf. Yvez Iemaire : « La culture du riz est-elle possible en Tunisie ? », Bulletin Ec. et Social de la Tunisie n° 100 (mai 1955).

dienne; des possibilités d'emploi (transports, commerce, industrie) seront données à tant d'hommes qui aujourd'hui en cherchent en vain.

Mais ce n'est pas sans effort qu'une telle œuvre peut se réaliser. Elle exige un effort financier gigantesque, démesuré si on le compare aux moyens de la Tunisie : c'est jusqu'à présent la France qui a fourni la totalité des six ou douze milliards de francs investis dans le barrage du Mellègue, le barrage de Taullierville, les travaux du périmètre lui-même. L'œuvre, destinée à des hommes, exige aussi que des hommes se dévouent à sa réalisation : tant chez les agriculteurs que chez les techniciens ou fonctionnaires, une équipe au tempérament de pionniers s'est formée, c'est sur elle en grande partie que repose le destin de l'entreprise.

Ainsi par la conjonction de facteurs divers, qui ont cependant un dénominateur commun : l'effort français, se trouve réalisé ou sera réalisé sous peu l'emploi judicieux et fécond de tout le potentiel d'un fleuve dont la force est longtemps restée sauvage et ignorée.

Arthur PELLEGRIN

Membre correspondant

de l'Académie des Sciences Coloniales